

# Autour de Charles Monnard : 1790-1865

Autor(en): **Rusillon, Marguerite**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **68 (1960)**

Heft 1

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-52037>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Autour de Charles Monnard

1790 - 1865

D'après des documents inédits

*A la mémoire de Madame Gustave Ceresole-Forel, à Rolle, arrière-petite-fille de Charles Monnard.*

Charles Monnard a laissé une vaste correspondance. Outre celle qu'il cultivait avec ses amis Manuel, Vulliemin, Pellis, Vinet, de la Harpe et avec quelques célébrités, nous trouvons toutes celles qui appartiennent aux archives familiales. Il s'agit en effet du fonds Monnard-Ceresole, déposé par les héritiers à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

Nous avons consulté :

- A : Lettres de Charles Monnard à sa fille Clara (M<sup>m</sup>e Henri Monneron), au nombre de 580.
- B : Lettres de Charles Monnard à M<sup>ll</sup>e Herminie Chavannes : 45 lettres.
- C : Lettres d'Herminie Chavannes à Charles et Caroline Monnard : 85 lettres.

Malgré de multiples occupations, de lourdes charges et des travaux littéraires de longue haleine, Charles Monnard a trouvé le moyen d'être un grand « épistolier » ainsi que le dit son biographe, M. Charles Schnetzler. Il se dépeint tout entier dans ses lettres. Son écriture fine, inclinée à droite, très liée, décèle un cœur chaleureux, une sympathie agissante, une foncière bonté. Sa vive intelligence, son esprit d'observation le rendent capable de s'intéresser à tout, même à des préoccupations qui sortent de sa vie ordinaire. On est frappé de voir avec quelle minutie il s'inquiète des détails les plus familiers, ce que l'on constate surtout dans les lettres à sa fille Clara. Cela ne l'empêchera pas de décrire à l'occasion un bal à la cour de Louis-Philippe, ou les personnalités avec lesquelles il est en contact.

Il en ressort une exceptionnelle noblesse de caractère et de pensée qui se remarque à la vue de son portrait. Il est là représenté à un âge déjà avancé, où se peignent surtout la pénétration, la vive intelligence et la beauté du regard.

De la correspondance léguée à la Bibliothèque cantonale vaudoise (il s'agit du fonds Monnard-Ceresole), nous détachons d'abord deux lettres qui se font pendant en quelque sorte, et dénotent le même état d'esprit, ouvert à son entourage. L'une est datée de Paris en 1844, l'autre de Bonn en 1846. La première est adressée à sa fille Clara, M<sup>me</sup> Henri Monneron, dont le mari était alors pasteur à Perroy ; la seconde à Herminie Chavannes, une fidèle amie de M. et M<sup>me</sup> Charles Monnard.

Grâce à l'aisance de ses manières, à sa connaissance des usages du monde, Charles Monnard était reçu partout, se trouvait à l'aise dans tous les milieux, même les plus humbles.

Dans la très longue lettre à Clara, dont nous donnons quelques extraits, il fait part à sa fille de ses impressions sur la grande tragédienne M<sup>lle</sup> Rachel, qui faisait courir tout Paris. Il analyse son jeu avec une grande pénétration.

Paris, le 19 février 1844.

... En dînant chez M. Duchâtel<sup>1</sup>, dimanche 4, comme je l'ai écrit à Henri<sup>2</sup>, je dis dans la conversation de table que je n'avais pas encore vu M<sup>lle</sup> Rachel. Le mardi suivant il m'envoya le billet de sa loge ; comme ministre de l'Intérieur ayant sous lui la police, il a dans les principaux théâtres une des grandes loges de l'avant-scène ; c'est un petit salon à canapé et à fauteuils où huit personnes se placent commodément. J'invitai Mr et M<sup>me</sup> Mickiewicz, qui ne purent pas venir parce que Mr était malade ; Mr et M<sup>me</sup> Ch. Didier<sup>3</sup>. Monsieur ne vint pas, mais M<sup>me</sup> avec un ami de son mari ; M. et M<sup>me</sup> Guex-Giral<sup>4</sup>, lui de Morges,

---

<sup>1</sup> Ch.-Jaques-Nicolas Duchâtel, comte de l'Empire dès 1808, était de petite noblesse ; sa femme était dame d'honneur de Marie-Louise. Directeur général de l'enregistrement des domaines au service de Napoléon I<sup>er</sup>, il perdit sa place sous les Bourbons, mais entra en 1823 à la Chambre des députés. Il fut ministre de Louis-Philippe. Charles Monnard entra chez lui en qualité de précepteur de ses deux fils, dont il se fit aimer ; l'aîné, Ch. Tanneguy, né en 1803, lui resta toujours fidèlement attaché.

<sup>2</sup> Henri Monneron (1814-1884). D'abord pasteur à Perroy, puis à Villeneuve-le-Roy et à Saint-Denis en France. En 1854, rédacteur de la *Feuille Religieuse du Canton de Vaud*. Henri Monneron épousa Clara Monnard (1817-1911), qui écrivit *Augustin*, un livre pour enfants, et plusieurs traductions non signées.

<sup>3</sup> Charles Didier, né à Genève en 1804, mort à Paris en 1864. Grand voyageur ; auteur de poésies, de romans, de récits de voyages.

<sup>4</sup> Louis Guex, de Morges, entré à l'Académie en 1818, étudiant en droit en 1820.

un de mes anciens disciples, elle, fille de M. Giral de Nyon. Ils vinrent nous prendre en voiture et nous ramenèrent. On donnait *Cinna*, tous les acteurs mauvais et laids au-delà de la permission ; M<sup>lle</sup> Rachel seule charmante de figure et de tournure, jouant fort bien le rôle furibond mais froid d'Emilie, nous satisfaisant pleinement mais ne nous étonnant pas. — M. Duchâtel était venu me faire visite dans la journée, malgré les occupations dont le ministère est actuellement accablé par la session. Dans son salon même on le voit constamment en affaire avec les membres de la Chambre. — Samedi on donnait *Bajazet*, un des grands triomphes de M<sup>lle</sup> Rachel. Ce fut le tour de M<sup>me</sup> Duchâtel de m'envoyer la loge. Lèbre<sup>1</sup> et Alfred Chavannes<sup>2</sup> y vinrent avec nous ; M. Lebert<sup>3</sup>, M. et M<sup>me</sup> Aimé Martin<sup>4</sup> ne purent pas être des nôtres. Pour cette fois nous fûmes non pas satisfaits, mais ravis, enthousiasmés. Le naturel, la profondeur, la variété de son jeu et surtout de ses intonations. Elle n'a pas une manière de convention, une ritournelle artificielle comme avait M<sup>lle</sup> Duchesnois<sup>5</sup>, mais elle dit chaque mot avec une inspiration propre, avec l'accent de la situation, de là un effet prodigieux. Soit génie, art ou instinct, sa façon de dire a tout le mérite de la profondeur, de la réflexion et du sentiment. Elle est d'ailleurs si bien de figure et de tournure, son jeu est si noble et si simple, le timbre de sa voix si mordant et si pénétrant que tout dans sa personne concourt à produire une impression unique et forte. Elle laisse à une grande distance derrière elle les tragédiennes françaises que j'ai vues. Lèbre et Chavannes la voyaient pour la première fois dans le rôle de Roxane. Les autres acteurs étaient aussi meilleurs que dans *Cinna*. Le public traite M<sup>lle</sup> Rachel avec rigueur, parce que sa conduite la rend peu estimable, tout comme elle nuit à ses moyens physiques et nécessairement à son talent ; néanmoins loges et parterre ont été subjugués par moments et entraînés à des applaudissements d'enthousiasme...

Plus loin, voici une réflexion sur la mode féminine qui prévalait alors à Paris :

On est bien frappé à Paris du grand nombre de dames habillées de noir, non pour deuil, mais pour la commodité, quand on va à pied, même les dames les plus élégantes se vêtissent ainsi. Un soir j'ai compté

---

<sup>1</sup> Adolphe Lèbre, né en 1814 à Lausanne, mort à Paris en 1844. Ethnographe, sociologue, philologue et philosophe. Ses œuvres ont été réunies en 1856 par Juste Olivier.

<sup>2</sup> Alfred Chavannes (1823-1851), médecin à Lausanne.

<sup>3</sup> Hermann Lebert (1813-1878), originaire de Breslau, bourgeois de Bex ; médecin des bains de Lavey dès 1838, professeur de pathologie interne à Zurich dès 1846, puis professeur de clinique médicale à Breslau.

<sup>4</sup> Non identifiés.

<sup>5</sup> Joséphine Rafin, dite Duchesnois (1777-1835), tragédienne.

chez M<sup>me</sup> Duchâtel une vingtaine de dames en noir sur trente ou trente-deux, mais à manches courtes, c. à d. jusqu'au coude ; quelques-unes avaient à leur robe une fleur blanche ou des pierreries. Comme les hommes ne portent plus d'autre couleur, les salons finiront par ressembler à des enterrements. Les réflexions qu'ils font faire sont, en effet, tristes et graves et de la nature de celles que Salomon avait en vue quand il disait : « Il vaut mieux entrer dans une maison de deuil que dans une maison de joie, parce que dans celle-là on apprend la fin de toutes choses. » La vanité des choses du monde ne m'apparaît jamais plus saillante que là où elles se montrent le plus parées de leur éclat. Aussi me donnai-je le plaisir de satisfaire ma curiosité pendant quelques semaines sans me sentir le moins du monde entraîné loin de mes habitudes de retraite et de mon goût pour l'intimité de la vie de famille.

Toujours dans cette même longue lettre à sa fille, Monnard dresse un portrait de l'historien Mignet<sup>1</sup>, dont il a fait la connaissance dans le salon de M. Duvergier de Hauranne<sup>2</sup>. Voici ce qu'il en dit :

Mignet, bien différent de son ami Thiers, a les dehors et les manières élégantes d'un seigneur. Comme je suis dans le cas de le voir toutes les semaines une ou deux fois pour mon travail, j'ai le plus grand soin, occupé comme il l'est, de lui prendre le moins de minutes que possible, je m'en tiens strictement à mon affaire et je m'en vais. Cela m'a gagné, je crois, quelque affection ; il devient de plus en plus amical et me force quelquefois à m'asseoir auprès de son feu pour causer. Il s'intéresse aux affaires de la Suisse et fait sur elles des questions d'homme d'Etat. — J'ai renouvelé connaissance à ce bal avec M. de Tocqueville, le célèbre auteur de la *Démocratie aux Etats-Unis d'Amérique*.

Toujours dans la même lettre il narre à sa fille un bal à la cour où il eut l'honneur d'assister et où parurent le roi et la reine, le duc de Nemours<sup>3</sup> et Madame Adélaïde<sup>4</sup>. La vue du visage fatigué de la reine Marie-Amélie lui suggère les réflexions

---

<sup>1</sup> François-Auguste-Marie Mignet (1796-1884), historien français, remarquable par la sûreté de son érudition et de son jugement ; auteur entre autres d'une *Histoire de la Révolution française*.

<sup>2</sup> Prosper Duvergier de Hauranne (1798-1884), publiciste, historien, homme politique.

<sup>3</sup> Louis-Charles-Philippe, duc de Nemours (1814-1896), second fils de Louis-Philippe.

<sup>4</sup> Madame Adélaïde d'Orléans (1777-1847), sœur de Louis-Philippe et sa prudente conseillère.

suivantes, qui sont l'indice de la sympathie agissante qu'il manifeste en toute occasion :

Souvent en traversant les rues de Paris comme les rues de Lausanne, quand je vois, chez les femmes surtout, de vieux visages ridés, je pense à tout ce qu'il a fallu de peines connues et secrètes pour labourer ainsi la face humaine, à tout ce que les demeures de la misère, et celles de l'aisance aussi, renferment de misères morales, de souffrances ignorées. Hélas ! les Reines ne sont pas à l'abri de ces douleurs. Le visage de la Reine des Français est tout plissé de petites rides. Que de coups donnés par le soc du temps pour creuser tant de sillons ! Un jour que maman et moi passions devant le Palais des Tuileries, je lui disais : « L'intérieur de cette maison a été probablement témoin de tous les sentiments humains, excepté de ce bonheur humble et calme que nous goûtons dans notre petit ménage, abrité par son obscurité. » La vue des rides royales et d'une expression de bonté reconnaissante pour les hommages que la reine recueillait sur son passage, m'a confirmé dans mon idée.

Les lettres suivantes de et à Herminie Chavannes<sup>1</sup> nous montrent Monnard dans une période cruciale de sa vie, où pour la seconde fois sa carrière est en jeu. Mais elle dénote aussi sa hauteur d'âme et sa parfaite dignité dans l'épreuve en même temps que ses sentiments altruistes.

*Lettre d'Herminie Chavannes à Charles Monnard :*

Jeudi 30 octobre [1845].

Je ne veux pas, bien chers amis, laisser s'avancer votre seconde semaine d'absence, sans causer un moment avec vous. C'est un peu tôt peut-être pour recourir au petit moyen de la correspondance, mais j'ai besoin de vous dire combien je vous regrette chaque jour et combien je me sens mal préparée à cet éloignement positif et qui commence une série nouvelle dans votre vie et dans nos rapports, non pas d'amitié, mais de voisinage. — Je n'ai pas eu le courage de regarder hier, premier jour où je suis allée dans votre rue, la chère maison où depuis tant d'années j'aimais à entrer et à passer des heures dont le souvenir est plein de tristesse et de charme ! On a beau se dire qu'on se retrouvera,

---

<sup>1</sup> Herminie Chavannes (1798-1853), fille du pasteur Daniel-Alexandre Chavannes ; munie d'une grande culture et de solides qualités, elle fit l'éducation de la princesse Henriette d'Angleterre, plus tard grande-duchesse de Mecklembourg-Strelitz. Herminie Chavannes produisit plusieurs ouvrages pour la jeunesse et des biographies (Albert de Haller, Pestalozzi, Lavater), ainsi que des *Souvenirs* ; elle collabora à la *Revue Suisse*.

les séparations sont toujours bien cruelles, et mon cœur souffre de celle dont je me réjouirai peut-être lorsque je vous saurai satisfaits et que je serai moins égoïste...

Montreux, le 5 novembre 1845.

Chère amie, permettez-moi de ne pas vous donner d'autre titre que celui que nos cœurs vous donnent depuis longtemps. Dans les circonstances présentes surtout, on a besoin de resserrer les liens d'amitié et de ne pas y mêler les froideurs de l'étiquette. Comme toujours, votre lettre nous a vivement intéressés. A des faits que vous savez si bien choisir et raconter, vous joignez des vues élevées et une amitié dont l'accent vrai nous cause chaque fois une émotion bien douce. Nous sommes heureux de nous sentir à l'unisson de vos sentiments et de vos pensées. Ecrivez-nous, je vous prie, le plus de faits et de détails que vous pourrez au sujet de l'affaire du jour.

.....

Voilà trois nouveaux mois ajoutés aux dix mois de ce provisoire dans lequel nous avons vécu, sans compter ce qui sera la conséquence de ce coup d'Etat. Si Dieu me prête santé, j'emploierai ce temps à pousser vivement mon troisième volume <sup>1</sup>.

Il n'y a guère de faits à raconter ici. Je vous aurais parlé du commencement de mon ministère, s'il ne paraissait pas devoir être si rapproché de sa fin...

Montreux, le 22 novembre 1845.

Vous revoilà donc à Lausanne, très chère amie ; vous nous y manquez, quoique nous n'y soyons plus. Nous avons besoin de vous sentir à une distance facilement franchissable et de recevoir des nouvelles par vous ; vos lettres sont toujours pleines, nous les relisons plusieurs fois et en désirons de nouvelles...

Je ne saurais vous dire combien je souffre d'être arraché à la carrière à laquelle je m'étais déjà fort affectionné. Concourir à l'éducation des enfants... travailler à rectifier les idées de la multitude sur la destination de l'homme, ramener des hommes tout grossiers vers les intérêts spirituels, essayer de former une paroisse de choix, me semblait d'une douceur incomparable pour la dernière partie de ma carrière, après les agitations qui se sont succédé presque continuellement. — Rien de plus attrayant que le port qui allait protéger notre esquif ; rien de plus charmant que le petit presbytère que nous voyons de nos fenêtres. Et tout cet asile nous est enlevé au moment où nous pensions

---

<sup>1</sup> Il s'agit probablement de la suite, en collaboration avec Louis Vulliemin, qu'il donnait à l'*Histoire des Suisses* de Jean de Muller.

nous y recueillir pour toujours. — A mon âge, ma carrière est donc encore une fois mise en question. Cela m'est surtout pénible pour Caroline, elle a largement mérité de moi, par son dévouement et son courage dans toutes les circonstances critiques, que je la conduise enfin dans un lieu de calme et de repos. Son courage ne l'abandonne pas, elle a trop de confiance dans la protection de Dieu, mais on ne peut empêcher que des pensées pénibles traversent l'esprit. Toutefois quand nous pensons à tant de ministres qui vont se trouver à la rue avec une famille nombreuse et sans pain, le cœur saigne pour eux et l'on n'a plus assez d'égoïsme pour penser à soi.

. . . . .

L'histoire me console d'autant mieux qu'elle ne nous montre aucune république où la violence, le despotisme et la destruction aient eu un long règne...

Votre très affectionné, C. M.

Clarens, le 14 décembre 1845.

Après quelques jours employés à déménager et à nous arranger, nous voici installés dans notre nouvel appartement à notre guise. Nous avons eu déjà beau temps, pluie, neige et gelée ; telle est la vie, à Clarens comme partout. Quand nous y recevrons de vos lettres et de temps en temps une visite de vous, bien chère amie, nous parlerons de bon cœur des charmes de ce séjour. J'ai sous la main mes papiers et mes livres bien rangés ; c'est pour moi la chose essentielle ; une bonne table me facilite le travail...

30 novembre 1846.

Bien chère amie,

Merci de votre bon billet de ce matin. Acceptez avec amitié un souvenir de notre départ, qui se lie à tant de choses et d'affections qui nous sont communes.

Nous sommes à vous pour toujours.

Votre affectionné, C. MONNARD.

On voit par ce qui précède que la page est tournée ; après une période d'angoisse et de luttes politiques et religieuses, Charles Monnard et sa femme s'expatrient pour aller trouver à Bonn la situation adaptée à leurs goûts et à leurs facultés. Monnard devenait, en effet, professeur à l'Université de cette ville.



Bonn, le 12 décembre 1846.

Bien chère amie,

M. le comte de Finkenstein <sup>1</sup>, qui, comme d'autres personnes éminentes, fait honneur à votre recommandation avec la grâce la plus aimable, veut bien me permettre de joindre un billet à la lettre qu'il va vous adresser.

... Comme lors de notre établissement à Lausanne il y a trente ans, l'hiver est rigoureux. La neige tient depuis six jours que nous sommes ici, chose extraordinaire au dire de chacun ; on va en traîneau, plaisir très rare ; en outre, il gèle et la vive glace exige des précautions. Nous profitons néanmoins de la promenade que nous avons à notre porte pour dégourdir nos corps et ne pas trop nous amollir dans la bonne chaleur de nos chambres...

... Je suis le quarante-cinquième professeur ordinaire ; il y a trente-cinq professeurs extraordinaires et privat-docenten. Je n'ai encore vu que quelques-uns de mes nouveaux collègues, qui m'ont tous fait l'accueil le plus cordial : Dahlmann <sup>2</sup>, le célèbre historien, chassé de Göttingen et l'une des premières célébrités de l'Université de Bonn ; Nitzsch <sup>3</sup>, célèbre théologien, dont l'expression plus que les traits rappellent Schleiermacher <sup>4</sup> et M. Curtat <sup>5</sup> ; Kling <sup>6</sup>, autre théologien, ami de M. Passavant <sup>7</sup>, et comme lui, simple et bienveillant ; Böcking <sup>8</sup>, un peu cousin de Caroline <sup>9</sup>, le premier professeur en droit d'ici et l'un des juristes éminents de l'Allemagne, éditeur des œuvres de Guillaume Schlegel qui formeront vingt ou vingt et un volumes ; Arndt <sup>10</sup>, le fameux chantre de la liberté allemande ; longtemps enfermé dans une forteresse, aujourd'hui vert et vif vieillard, au cœur chaud, à la voix retentissante, aux manières cordiales...

J'ai manqué chez lui et chez moi le recteur de l'université, M. Ritschl <sup>11</sup>, dont je désire surtout faire la connaissance comme professeur de littérature ancienne... J'ai encore vu M. Diez <sup>12</sup>, plus particu-

---

<sup>1</sup> Friedrich-Ludwig-Karl Fink von Finkenstein, d'une très ancienne famille de la noblesse prussienne.

<sup>2</sup> Friedrich-Christoph Dahlmann (1785-1860), juriste éminent, chef du libéralisme politique.

<sup>3</sup> Karl-Emmanuel Nitzsch (1787-1868).

<sup>4</sup> Frédéric-Daniel-Ernest Schleiermacher (1768-1834), théologien et philosophe.

<sup>5</sup> Louis-Auguste Curtat, dit le Doyen Curtat (1759-1832).

<sup>6</sup> Christian-Friedrich Kling (1800-1862).

<sup>7</sup> Johann-Karl Passavant (1790-1857).

<sup>8</sup> Eduard Böcking (1802-1870), professeur et juriste.

<sup>9</sup> Il s'agit de Caroline Monnard, née de Scheibler (1788-1867), femme de Charles Monnard et parente de Böcking.

<sup>10</sup> Ernst-Moritz Arndt (1769-1860).

<sup>11</sup> Friedrich-Wilhelm Ritschl (1806-1876), philologue.

<sup>12</sup> Friedrich Dietz (1814-1870), célèbre romaniste.

lièrement mon collègue, auteur d'une grammaire des langues romanes en trois volumes et qui s'occupe d'un grand travail étymologique... M. de Bethmann-Hollweg<sup>1</sup>, le curateur de l'université, est un homme parfaitement aimable et bienveillant...

Nous avons délibérément laissé ici tout ce qui concerne les faits politiques qui ont déterminé chez Monnard cette nouvelle direction, ce changement complet d'existence. Nous verrons plus loin quelles ont été les réactions d'Herminie Chavannes, qui fut jusqu'à sa mort, survenue à Lausanne, le 5 avril 1853, une fidèle amie de Charles Monnard et de sa femme.

*Lettres de Ch. Monnard à sa fille M<sup>me</sup> Clara Monneron*

Bonn, le 5 janvier 1848.

Oui, ma chère Clara, nous avons beaucoup pensé à vous dans ces temps-ci particulièrement ; nous avons prié Dieu de vous consoler, de vous soutenir et de vous bénir. Nous avons compris les sentiments que vous deviez éprouver, et nous les avons partagés. Notre bon père céleste tirera la bénédiction de l'affliction, et changera vos larmes en chants de triomphe. Nous lui demandons comme toi de permettre que nous te voyions cette année auprès de nous avec Mathilde<sup>2</sup> et que nous jouissions les uns et les autres de ce bonheur, sans qu'il nous le fasse expier par quelque douleur. Ce sera pour nous une vraie félicité de t'avoir ici et de te voir à notre aise...

Après la tendresse exprimée dans ces consolations chrétiennes, nous voyons sous la plume de Charles Monnard, se dresser ce joli tableau d'intérieur, celui de sa vie de famille à Bonn.

... Maman ne sort absolument point ; moi je reste... auprès d'elle. Après ma leçon, j'écris un peu, puis je lis à Maman pendant qu'elle file : dans ce moment, c'est *Jacques*, de George Sand. Ensuite nous jouons au trictrac, même en goûtant. Nous terminons notre soirée commune par notre culte. Le temps s'écoule ainsi rapidement et agréablement. Nous nous couchons après 10 h. et demie. Dans le monde, le plus souvent, les heures traînent et pèsent. D'ailleurs on ne se retire qu'à minuit, ce qui dérangerait toute l'économie de ma journée si

---

<sup>1</sup> Né en 1795, mort en 1877 ; grand-père du chancelier de Guillaume II en 1914.

<sup>2</sup> Il s'agit de sa fille, plus tard M<sup>me</sup> F.-A. Forel.

j'allais en soirée. — Maman commence à filer avec plaisir... son fil est très égal et fin. Cette occupation la distrait et ménage ses yeux. Les soirées sont très longues ici dans cette saison. Nous nous apercevons sous ce rapport du changement de latitude. Maman est tout heureuse de ce que le jour le plus court est derrière nous. Pour moi, ces sortes de choses me sont assez indifférentes. Le temps est généralement beau, mais froid. Aujourd'hui —5°. La bise règne assez habituellement, un bon manteau est une des choses les plus nécessaires. Je porte le mien autant d'un hiver qu'en Suisse de quatre.

Et voici quelques détails sur la composition et l'auditoire de ses cours :

... Tu me demandes le nombre des auditeurs de mon cours public : il est d'environ cent-cinquante. Mais tous ne sont pas toujours présents. Cependant la salle est ordinairement pleine. Ce qui me fait plaisir, c'est que plusieurs professeurs distingués y viennent régulièrement ; d'autres de temps en temps... M. de Bethmann-Hollweg a assisté deux fois, ce qu'il ne fait jamais pour les cours universitaires. Il faut faire la part de la nouveauté et de la curiosité. Mais c'est beaucoup de réunir un pareil auditoire dans une ville aussi allemande.

Cette longue lettre se termine par ces mots :

Que Dieu vous fortifie et vous bénisse ! Maman et moi vous embrassons cordialement. Nos amitiés à (?)<sup>1</sup>.

Ton affectionné père, C. M.

Bonn, le 22 décembre 1848.

Ma chère fille, ta lettre, ton affection, tes vœux ont donné hier bien du charme à la célébration tranquille et intime du trente-deuxième anniversaire de notre mariage. Il nous est si doux de voir et de sentir que tu t'associes à notre vie et à la commémoration de ces époques qui en rappellent les événements les plus décisifs. Nous avons passé cette journée comme les autres, mais dans le sentiment de sa gravité ; le temps était clair, froid, le soleil magnifique, précisément comme il y a trente-deux ans. Mais, que de choses, que de souvenirs se sont placés entre ces deux jours extérieurement semblables et comme le cours des événements nous a rapprochés du lieu où nous célébrâmes notre mariage et que nous quittâmes à pareil jour ! Que Dieu soit béni ! Il a été miséricordieux dans sa bonté et sa sévérité !...

---

<sup>1</sup> Mot illisible.

Extrait d'une lettre datée de :

Bonn, 28-30 janvier 1850.

... Un jeune ministre de Bordeaux, M. Schröder <sup>1</sup>, qui a fait ses études théologiques à Genève et n'est âgé que de 24 ans, enchante l'église française de Francfort par sa prédication ; il sera probablement nommé pasteur...

Dans la lettre suivante, Charles Monnard parle de son activité d'écrivain, et cite un souvenir savoureux de sa jeunesse.

Bonn, vendredi 15 février 1850.

... Cette semaine, tous les moments que mes leçons m'ont laissés dans la journée ont été employés à mon article sur *l'étude de la langue française dans les institutions publiques de la Prusse rhénane*. Le rédacteur d'un journal trimestriel... <sup>2</sup> qui se rédige en Prusse, mais paraît à Brunswic, ayant consenti à publier mon article en français dans le numéro de mars, je n'ai pas eu de temps à perdre. Je viens de l'expédier une demi-minute avant de commencer à m'entretenir avec toi, ma chère fille. La nécessité de laisser passer les jours où je suis habitué à t'écrire me cause un regret qui approche de la souffrance.

Te voilà donc... lancée dans la carrière littéraire, puisque M. Monod publie ce que tu lui as donné. Il y a du charme dans les publications littéraires périodiques ; elles donnent une suite de ces émotions agréables et nobles qu'on éprouve à la pensée de se présenter devant le public avec ses idées. Jeune, il me semblait qu'un écrivain était un homme d'une espèce supérieure. Le premier écrivain marquant que j'aie vu a été M. de Chateaubriand, chez lui ; nous étions seul à seul, je n'avais pas vingt-trois ans. L'effet de ce bonheur fut une ivresse ; je revins de la Vallée aux Loups à Sceaux en gambadant et en chantant, sans m'inquiéter de ma dignité de précepteur...

Adieu ma chère et bonne fille.

Ton affectionné père, C. M.

*Visites à Bonn*

Bonn, lundi 1<sup>er</sup> avril 1850.

Ma chère Clara,

Tu as sans doute vu Herminie <sup>3</sup> à l'heure qu'il est. Elle t'aura remis la boîte et tu y auras trouvé diverses lettres. Elle t'aura dit que, par

---

<sup>1</sup> Il doit s'agir du père de M<sup>me</sup> Monastier-Schröder et du pasteur et professeur Schröder, de l'Eglise libre de Lausanne. Leur père fut plus tard (vers 1866 sauf erreur), en effet, pasteur de l'Eglise française de Francfort. Il avait épousé une fille du pasteur Babut, de Nîmes.

<sup>2</sup> L'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*.

<sup>3</sup> Dans une lettre du 25 mars 1850, Monnard disait à sa fille Clara : « Herminie vient de nous arriver ; elle te portera les objets que tu désires... »

un contre-temps qui m'a vexé, j'ai eu pendant son court séjour une extinction de voix, à la suite d'un refroidissement. Cela m'arrive encore cette fois, heureusement pendant les vacances. La voix est revenue mais le gosier est délicat, je ne puis lire à maman que quelques moments... J'ai été on ne peut plus dérangé de ne pouvoir pas m'entretenir avec notre bonne Herminie. Tu la verras sûrement quelquefois chez la famille de Pressensé. Elle se propose aussi de te donner un jour...

Bonn, lundi 22 septembre 1851.

Ma chère Clara,

M. et M<sup>me</sup> de Pressensé sont arrivés chez nous hier à midi de l'Hôtel royal, où ils ont logé. Maman était à la promenade, je leur en ai fait faire une. Ils ont dîné avec nous. Nous les avons conduits ensuite à Rolandseck où nous avons pris le café...

... La conversation... a été notre seul divertissement, vu qu'il pleuvait. Aujourd'hui, nous avons eu une belle matinée, fort désirée des deux voyageurs qui remontent le Rhin depuis 6 h. du matin pour aller coucher à Mannheim. La journée tout entière a été belle par une exception dont nous nous sommes réjouis. Ils ont si bien apprécié les environs de Bonn, malgré le ciel grisâtre, qu'ils étaient dignes de voir les bords du Rhin dans leur beauté. Mad. de Pressensé, que nous avions à peine entrevue avant son mariage, nous a beaucoup plu à tous deux ; le naturel, la grâce, la bonté, une animation aimable se montrent dans toute sa manière d'être. Il doit être surtout agréable de la voir moins en passant, dans l'intimité, dans l'abandon de la conversation ordinaire. Je comprends que vous vous soyez liées. Je n'ai pas pu avoir, comme j'aurais voulu, de conversation suivie avec M. de Pressensé ; quand on ne se voit que quelques heures en présence de personnes qui ne s'intéressent pas aux mêmes choses... on ne peut pas s'entretenir avec suite de sujets graves.

.....

Bonn, le 9 septembre 1852.

Ma chère Clara, je viens de relire avec un grand intérêt le *Port-Royal* de S<sup>te</sup>-Beuve ainsi que les *Lettres, opuscules et mémoires de Mad. Périer, de Jacqueline Pascal et de Marguerite Périer*, publiés par Faugère en 1845. J'ai passé une semaine dans cette sainte société, qui dans son ensemble, mais particulièrement dans ses femmes, me fournira le sujet d'une de mes dix-huit leçons. Ç'a été comme un temps de recueillement et de retraite spirituelle, et à mes yeux ce l'est dans l'histoire de la littérature française, et c'est ainsi que je le présenterai. Heureuse la nation qui possède dans sa véritable littérature et pas seulement dans ses ouvrages ascétiques, une de ces périodes dont le souvenir pur, ainsi que dans la vie individuelle, ramène l'âme vers le bien,

l'élève et la restaure quand elle est fatiguée du monde. Un pareil sujet est une prédication et les prédications faites sans ton doctoral, au nom de la littérature, ne sont pas les moins efficaces. L'ouvrage de S<sup>te</sup>-Beuve m'a attaché plus que jamais.

.....

J'ai eu successivement la visite de plusieurs compatriotes : M. le pasteur et professeur Chenevière de Genève, venant de Paris où il a trouvé les pasteurs protestants assez découragés. Pradez, pasteur à Liège, m'attendait à 9 h. du soir, au retour d'une course que nous venions de faire à l'Apollinarisberg et à Rémagen. Il travaille à réunir en Belgique l'église nationale et l'église libre pour que par leur union elles puissent mieux résister à l'église dominante. Il a été fort étonné de me voir établi « à la toute » dans une auberge...

Fred. Chavannes <sup>1</sup>, pasteur à Amsterdam, a passé une soirée avec nous, en se rendant en Suisse auprès de ses parents. C'est un esprit très actif et qui ne reste point stationnaire. Il médite, il écrit. Ses fils font leur chemin. L'aîné <sup>2</sup> est sorti de l'Ecole centrale de Paris avec le témoignage n<sup>o</sup> 1. Il se voue à la chimie appliquée aux arts, et profitera de l'état stationnaire des fabriques hollandaises pour introduire les perfectionnements qu'il étudie à cette heure dans les fabriques belges. Le second <sup>3</sup>, marin, a commencé par être mousse, et a déjà un grade sur un navire marchand. Le troisième <sup>4</sup> étudie la théologie, le quatrième <sup>5</sup> est dans une pension morave. Chavannes lui-même, malgré ses cinquante ans et son embonpoint hollandais, a l'air encore jeune...

.....

Bonn, dimanche 26 septembre 1852.

... L'application et les progrès de nos petits-enfants sont une des grandes joies de notre vie. M. Adolphe Monod a dû jouir des succès de son fils, comme j'ai vu son père jouir de sa première prédication, à laquelle j'assistais à S<sup>te</sup>-Marie, et qui fut remarquable. Cependant je ne saurais approuver l'émulation vaniteuse qui domine dans l'instruction publique en France ; l'émulation dont Dieu a mis le principe en nous, peut être morale ; en France elle est immorale, parce qu'elle alimente uniquement l'amour-propre et l'égoïsme.

... Herminie passera probablement l'hiver à Strelitz et viendra nous voir en passant. Sa princesse fait une cure de raisins à Vevey. Elle nous

---

<sup>1</sup> François-Louis-Frédéric Chavannes (1803-1888).

<sup>2</sup> François-Gabriel Chavannes (1829-1900).

<sup>3</sup> Marc-Eugène Chavannes (1830-1901) ; se fixa à Java où il mourut.

<sup>4</sup> César-Gustave Chavannes (1832-1909).

<sup>5</sup> Emile-Alexis-Adolphe Chavannes, né en 1838, commerçant.

a fait un dessin d'une portion de la vue, qu'on a de la galerie Dufour <sup>1</sup>. Elle songe toujours à faire plaisir à ses amis. — Adolphe Monod a prêché à Lausanne le même jour dans l'église nationale et dans l'église libre. C'est faisable pour un étranger...

Extrait d'une lettre datée du

22 juillet 1854.

La mort de la comtesse Rossi (Sonntag) <sup>2</sup>, emportée par le choléra au Mexique, m'a aussi ému, probablement en souvenir de l'émotion que son chant m'a donné ; et puis elle était encore jeune, d'âge et de talent. Elle est morte avant la décadence : humainement parlant, c'est un bonheur.

Segendorf, mardi 9 octobre 1855.

Ma chère Clara, Nous sommes seuls, bien seuls, depuis que ta place est vide. Tu remplissais notre vie de ta présence, de ton affection, de tes soins ; tu doublais le prix de toutes les choses agréables. Il ne serait pas vrai de dire que tout a disparu : le souvenir reste et c'est un bien inappréciable que le souvenir d'un bonheur comme celui que nous avons goûté dans ta société, et quelques jours aussi dans celle de ton mari, puis de ta sœur. Mais toi, tu as été là comme notre bon ange depuis le commencement de ce séjour, et ton souvenir est auprès de nous, en tout et partout. Ton adieu encore hier au matin nous a laissé une impression infiniment douce : cette apparition nous a fait le plus grand bien...

. . . . .

Bien que la lettre ne soit pas ici achevée, c'est par ces lignes si touchantes et affectueuses que nous terminerons nos citations. Nous voulons espérer qu'à d'autres qu'à nous-mêmes, elles auront permis de cheminer dans les pas d'un homme exceptionnel par ses qualités de cœur et d'esprit et son immense faculté de travail.

MARGUERITE RUSILLON.

---

<sup>1</sup> Résidence temporaire des Monnard après le ministère et avant l'exil.

<sup>2</sup> Sonntag était une célèbre cantatrice allemande, née à Coblenz (1806-1854).